

Jamais ta bouche n'endommage
 Ny herbe, ny plante, ny fruit,
 Ny rien que la terre ait produit.
 Tu vaus trop plus en medecine
 Qu'herbe, qu'onguent, ny que racine,
 Et ton fiel en quelque saison
 Donne au malade guarison;
 Tu vaus contre le mal d'Hercule,
 Ton gosier les venins recule
 De ceux qu'empoisonner on veut;
 Ta langue charmeresse peut
 Faire conter à la pucelle
 Les propos que veut sçavoir d'elle
 Le jeune amant qui la poursuit,
 La luy pendant au col de nuit.
 Bref, que diray-je plus? ta vie
 N'est comme la nôtre asservie
 A la langueur du temps malin;
 Car bien-tost en l'eau tu prens fin,
 Et nous trainons noz destinées
 Quelquefois quatre vingts années,
 Et cent années quelquefois,
 Et tu ne dures que six mois,
 Franche du temps et de la peine
 A laquelle la gent humaine
 Est endettée dès le jour
 Qu'elle entre en ce commun sejour.
 Mais le don de ne vivre guiere,
 Tu le dois à la singuliere
 Bonté du Ciel, qui ne fait pas
 Tels dons à tous ceux d'icy bas.

LE FOURMY

A REMY BELLEAU

PUIS que de moy tu as en don
 Et ma Grenouille et mon Freslon,
 Don bien petit, mais qui ne cede
 Aux biens qu'un Monarque possede,
 Je te ferois tort, mon Remy,
 Si un autre avoit ce Fourmy.

Mais, bon Dieu! que dira la France,
 Qui tousjours m'a veu dés enfance
 Sonner les Princes et les Rois,
 Et maintenant que je devrois
 Enfler d'avantage ma veine,
 Me voit quasi perdre l'haleine
 M'amusant à je ne sçay quoy
 Indigne de toy et de moy?
 Or, si à Vergile on veut croire,
 On n'acquiert pas petite gloire
 A traiter bien un œuvre bas :
 Aussi tousjours il ne faut pas
 Que le bon menestrier accorde
 Tousjours un chant sus une corde,
 Et qui voudra bien plaire, il faut
 Ne chanter pas tousjours le haut.
 Là donques, ma petite Lyre,
 Sonne, et laisse à la France dire
 Cela que dire elle voudra :
 L'homme grave qui ne prendra
 Plaisir en si basse folie,
 Aille feuilleter la Delie.
 Mais il est temps, mon cher Remy,
 De loüanger nostre Fourmy,
 Que l'ingenieuse Nature
 Aime sur toute creature,
 D'autant qu'il est caut à juger
 Le futur et grand mesnager
 Du bien qu'il recelle en reserve,
 A fin que l'hyver il luy serve,
 Ayant un prudent souvenir
 Que l'hyver doit bien-tost venir,
 Et qu'on meurt de faim en vieillesse
 S'on ne travaille en la jeunesse.
 Mon Dieu! quand un oÿt de Fourmis
 Aux champs de bon matin s'est mis,
 Qu'il fait bon voir par la campagne
 Marcher ceste troupe compagne
 Au labour ententivement!
 L'un apporte un grain de froment,
 Et l'autre cache dans sa gorge
 Un grain de seigle ou un grain d'orge;
 L'autre, qui voit son faix trop gros,

Ne le porte dessus le dos,
Mais d'une finesse ouveriere
Le traîne du pied de derriere,
Dessus le devant s'efforçant,
Ainsi qu'un crocheteur puissant
Qui se courbe l'eschine large
Sous la pesanteur de sa charge;
Puis d'un long ordre s'en-revont
Par une sente étroite, et font
Tremeiller la campagne toute
Des noires ondes de leur route,
Allant porter à la maison
Le vivre de leur garnison,
Qu'ils ont avec soigneuse peine
L'esté conquis parmy la plaine.
L'un est commis pour recevoir
Les plus chargez, l'autre pour voir
Les paresseux qui rien n'amassent;
Leurs republicques se compassent
Par Loix, par Princes et par Rois.
Apprenez d'eux, peuples François,
D'être mesnagers, et d'attendre
L'heure qu'on doit le sien despendre,
Et d'amasser d'art studieux
Des biens à quand vous serez vieux.
C'est pour cela que les poëtes
Asseurent, Fourmis, que vous êtes
Les ancestres des Myrmidons,
Qui furent mesnagers tres-bons,
Et de ceux de l'isle d'Ægine,
Nous monstrans par telle origine
Que les Myrmidons anciens
Et les peuples Ægineens
Étoient soigneux de leur affaire,
Prevoyans l'heure necessaire,
Et qu'ils gardoient avecq' grand soin
Les biens acquis pour leur besoin.
L'Inde n'est point si precieuse
Pour sa perle delicieuse,
Que pour l'or que vous y trouvez;
Les cornes qu'au chef vous avez,
Sont des merveilles de l'Asie.
Nulle plaisante poésie,

Ou soit des Grecs ingenieux,
 Ou des Latins laborieux,
 Sans vous ne fut jamais parfaite
 Ny ne pourroit; car le poëte
 N'embellist ses vers seulement
 D'un orage, ou d'un tremblement
 D'une mer aux vents courroucée,
 Ou de quelque foudre esclancée,
 Mais il embellist ses raisons
 De dix mille comparaisons
 Qu'il prend de vous, et des ouvrages
 Que vous faites en voz mesnages.
 Nature à tous les animaux
 N'a pas fait des presens egaux :
 Car aux uns des piez elle donne,
 Aux autres des ailes ordonne,
 Mais à vous seuls donne des piez,
 Et des ailerons despliez
 Pour voler par le ciel grand erre,
 Et pour marcher dessus la terre.
 Que diray plus? vous avisez
 Les vents que vous profetisez
 Plus d'un jour devant leur venue;
 La Nature vous est connue,
 Et toutes les saisons des Cieux :
 Bref, vous estes de petits Dieux.
 Or, gentils Fourmis, je vous prie,
 Si un jour Belleau tient s'amie
 A l'ombre de quelque fouteau
 Sous qui sera vostre troupeau,
 Ne piquez point la chair douillette
 De sa gentille mignonnette.

ODE

CORYDON, verse sans fin
 Dedans mon verre du vin,
 Afin qu'endormir je face
 Un procez qui me tirace
 Le cœur et l'ame plus fort
 Qu'un mastin un lièvre mort.